

III  
PO  
№

# ÉCONOMIE POLITIQUE

DU MOYEN AGE

---

TOME PREMIER

# ÉCONOMIE POLITIQUE

130  
101  
DU MOYEN AGE

PAR

M. LE CHEV. LOUIS CIBRARIO

SÉNATEUR

ANCIEN MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. M. SARDE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TURIN, DE L'INSTITUT DE FRANCE

ET DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE VIENNE

Traduite de l'italien sur la 4<sup>e</sup> édition

PAR M. BARNEAUD, AVOCAT

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

Par M. WOŁOWSKI

Membre de l'Institut.

TOME PREMIER

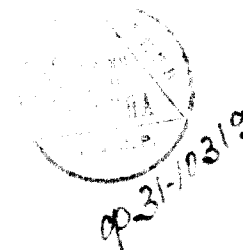
PARIS

LIBRAIRIE DE GUILLAUMIN ET C<sup>ie</sup>

Éditeurs du JOURNAL DES ÉCONOMISTES, de la COLLECTION DES PRINCIPAUX ÉCONOMISTES, du DICTIONNAIRE  
DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, du DICTIONNAIRE UNIVERSEL DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION, etc.

RUE RICHELIEU, 14

1859



# INTRODUCTION.

## DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE EN ITALIE.

Nous serions injustes si nous ne reconnaissons point ce que nous devons à l'Italie : c'est d'elle que nous avons reçu les sciences, qui, depuis, ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe.

(*Encyclopédie*. — Discours préliminaire.)

---

Un écrivain qui a donné, sous le titre d'*Histoire de l'Économie politique en Italie*, le résumé trop rapide, mais fidèle, des travaux publiés par les économistes italiens jusqu'au commencement de ce siècle, le comte Pecchio, dit avec un légitime orgueil : « Dans ce beau pays l'homme ne fut jamais moins productif que le sol. » En effet, si un ancien chroniqueur, ébloui par le spectacle des masses conquérantes se renouvelant sans cesse pour inonder le monde, a pu désigner avec quelque emphase le Nord comme le laboratoire du genre humain, il est plus vrai de chercher en Italie le laboratoire des idées. Sans parler de l'antiquité, car ce serait rendre tout parallèle trop difficile, que pourrait envier à d'autres États l'heureuse contrée où brillent le Dante et Machiavel, Christophe Colomb et Galilée, Raphaël et Michel-Ange, Vico et Volta ? L'humanité reconnaissante ne cessera point d'admirer cette

autre Niobé fière de ses glorieux enfants, toujours belle, et plus touchante encore sous le voile de douleur qui la couvre :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,  
*Magna virum* <sup>1</sup>.

Quelle que soit l'excursion faite dans le domaine de la pensée, qu'on s'occupe d'art ou de science, d'histoire ou de politique, de philosophie ou de droit, c'est de ce côté qu'il faut toujours se diriger :

Italiam, Italiam...  
Italiam lato socii clamore salutant <sup>2</sup>.

L'étude de l'économie politique ne fait point exception dans ce rayonnement universel du génie italien. La Péninsule n'a pas été seulement le berceau des lettres, des sciences et des arts de l'Europe moderne; elle a également créé les premiers travaux consacrés à la théorie de la production, de la consommation et de la distribution des richesses : les plus graves problèmes économiques ont été d'abord soulevés, sinon résolus, dans ce pays, et aujourd'hui encore il se rattache à ces origines de la science plus qu'un simple intérêt de curiosité, car l'esprit original et la sagacité pénétrante des écrivains italiens les ont conduits à des enseignements toujours utiles à recueillir. Les œuvres qu'ils nous ont léguées ont une sève particulière, et un caractère distinct, qui se révèle surtout dans la manière d'envisager le domaine de l'économie politique. Au lieu de se borner à traiter de la richesse, sous le rapport abstrait et absolu, c'est le bien-être général des hommes qu'ils ont sans cesse en vue; l'intérêt politique et moral prédomine con-

<sup>1</sup> *Géorgiques*, II, 173.

<sup>2</sup> *Enéide*, III, 523.

stamment dans leurs écrits, ils sont publicistes au moins autant qu'économistes : loin d'isoler la science de la production et de la distribution des biens, et d'en faire uniquement la science des richesses, ils inclinent à y voir une sorte de science universelle. « Le caractère distinctif de l'école économique des Italiens, dit avec raison Blanqui, consiste principalement dans leur manière large et complexe d'envisager les questions. Ils ne s'occupent pas de la richesse sous le point de vue abstrait et absolu, mais sous le rapport du bien-être général. Pour qu'une mesure économique leur paraisse importante, il ne faut pas seulement qu'il s'y rattache une question d'argent, mais un intérêt moral ou politique. Les sociétés ne sont pas à leurs yeux des maisons de banque et les ouvriers des machines. Ils considèrent l'homme comme l'objet perpétuel de leur sollicitude et de leurs études. » Aussi, le vénérable M. Droz semble-t-il avoir présenté en une brève sentence l'idée mère des économistes italiens, quand il a tracé ces belles paroles : « Les produits sont faits pour les hommes et non les hommes pour les produits. »

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Sans doute, le procédé scientifique suivi en Italie engendre une certaine confusion; il n'a pas permis de dégager d'une manière nette et sûre le principe même de la richesse, le *travail humain*, qui féconde la matière par l'action de l'esprit; il n'a pas permis non plus d'arriver à la simple et majestueuse ordonnance d'un système fortement conçu et fermement déduit, comme celui qui marque, sous la plume d'Adam Smith, l'âge viril de la science. Mais si ce grand philosophe a sagement évité l'écueil, s'il a posé des limites à la science des richesses, il

s'est bien gardé de l'isoler, comme quelques-uns de ses disciples ont prétendu le faire. Au lieu de s'égarer dans une sorte d'arithmétique sociale et de substituer des équations algébriques à la sévère étude des faits et aux enseignements de l'histoire, il a su formuler une doctrine, sans oublier les données de l'expérience. On ne rencontre point chez lui ce dogmatisme aride et impassible, qui fait abstraction de la nature humaine, et qui tend à ne voir que des chiffres, là où il y a des êtres qui sentent, qui pensent et qui souffrent. — Les économistes italiens ont peut-être à se reprocher un excès contraire : justement préoccupés des doctrines morales, et s'attachant fortement à ne jamais séparer les idées qui se relient aux deux termes dont se compose la dénomination donnée à la science : *Economie politique*, ils ont trop étendu leur analyse des phénomènes sociaux, et, en manquant d'unité, ils ont quelquefois manqué de vigueur. Mais quand on lit ces travaux pleins de vie et riches de faits bien observés, quand on puise à cette source féconde des enseignements virils, qui font comprendre la puissance expansive et qui inspirent le culte de la liberté, on est presque tenté de s'écrier : *Felix culpa!* car on renoncerait avec peine à ces heureuses superfétations.

Les productions de l'école italienne sont surtout pleines d'intérêt, sous le point de vue de l'origine et du développement des doctrines.

On a voulu présenter comme un fait moderne les études relatives à la formation et à la distribution des richesses; beaucoup d'écrivains ne font remonter l'économie politique qu'aux admirables travaux d'Adam Smith. Cette opinion nous a toujours paru aussi fausse que périlleuse : elle confond deux ordres d'idées entièrement distincts, en sacrifiant la question des principes à une simple question de méthode. Nous avons

déjà essayé de l'établir ailleurs<sup>1</sup> : l'économie politique n'est point une science nouvelle, elle est seulement devenue, depuis peu, une science *distincte* de la philosophie, de la politique, de la morale, du droit et de l'histoire. Il y aurait grave danger à l'oublier : on risquerait ainsi d'isoler cette noble étude des éléments avec lesquels elle doit conserver une affinité intime, pour ne point s'égarer dans l'abstraction; on pourrait lui enlever à la fois l'autorité de l'expérience, la sûreté des déductions et l'influence pratique.

L'*économie* forme un côté de la vie nationale; l'histoire ne saurait être pour elle simplement une science auxiliaire. Les lois du développement économique s'élaborent dans le creuset du temps; elles en sortent à la fois plus fortes et plus souples, sans avoir la roideur inflexible du calcul, et sans tomber dans l'absolu des théories purement spéculatives, trop disposées à prendre l'horizon d'une époque pour l'infini de l'éternité. Les systèmes qui prétendent s'affranchir de toute sujétion au passé, et ne tenir compte que des conceptions de la raison, portent néanmoins l'empreinte visible du milieu dans lequel ils se sont développés; la véritable indépendance du jugement n'y gagne rien. On bâtit sur le sable, en se livrant uniquement à des hypothèses spéculatives; nous n'avons que trop éprouvé les dangers des constructions idéales. *Historia materia prima philosophiæ*, a dit Bacon : cette sentence est également vraie pour l'économie politique; les faits perdent leur signification quand on les isole du milieu dans lequel ils se sont produits : aussi l'étude approfondie de l'histoire doit-elle préserver l'économiste de nombreuses erreurs. Sans doute, quelque vaste que soit le do-

<sup>1</sup> De l'application de la méthode historique à l'étude de l'économie politique (Préface à la traduction des *Principes d'économie politique* de Roscher).